Le Père Chiniquy



In Memoriam



In Memoriam

CHARLES PASCHAL TÉLESPHORE CHINIQUY

DOCTEUR EN THÉOLOGIE,

L'APÔTRE DE LA TEMPÉRANCE DU CANADA,

GOUVERNEUR HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE LONDRES,

FONDATEUR DE STE–ANNE, ILLINOIS.

1809-1899.

MONTRÉAL.

1899.

TABLE DES MATIÈRES.

I.

LA MALADIE.

La maladie à laquelle M. Chiniquy a succombé n'a pas été longue.

Le 18 décembre dernier, il visitait la Pointe-aux-Trembles et prêchait un sermon plein d'édification aux élèves de nos instituts et prenait la cène du Seigneur avec eux.

Le soir du 24, le vieillard de 90 ans assistait à la fête de Noël de l'école du dimanche de l'église St-Jean. La joie des enfants le remplissait de bonheur. Il offrit de leur donner une belle fête s'ils voulaient cultiver les grands dons que Dieu leur a confiés. Il les exhorta surtout à développer leurs voix, afin de s'en servir à chanter les louanges de Dieu.

Le dimanche de Noël, il célébrait pour la dernière fois la sainte cène avec l'église St-Jean, pour laquelle il a tant travaillé. Il se réjouit surtout de pouvoir donner une poignée de main fraternelle à une nouvelle famille qui abandonnait le romanisme pour embrasser la foi évangélique. Le même dimanche après-midi, il se rendait à la Longue-Pointe, pour prêcher aux vieillards du " Convalescent Home." Ce fut sa dernière prédication. Peut-être prit-il froid ce jour-là. Il fut atteint de bronchite, la grippe maligne, qui a fait tant de victimes cet hiver, l'attaqua en même temps et con-

tribua à affaiblir ce robuste organisme qui avait résisté si souvent à la maladie.

Pendant la première semaine de sa maladie, personne ne s'alarmait. Il conservait ses forces, se levait seul, jouissait pleinement de ses facultés mentales. Il disait bien à ses amis qu'il avait atteint le terme du voyage, que le ciel se dessinait devant lui de plus en plus distinct, et qu'il serait bientôt avec Dieu. Mais nous ne voulions pas le croire, parce que nous ne voulions pas le laisser partir. Chaque fois que son pasteur entrait pour le voir il lui disait: " Allons, lisez-moi quelques beaux psaumes et faites une bonne prière." Il l'interrompait pour commenter les paroles qu'on lui lisait, et dire combien elles étaient belles. Au milieu de la prière, il s'écriait: " Oui, mon Dieu, oui, mon Sauveur, c'est vrai, je te remercie de m'avoir sauvé."

Durant les deux derniers jours de sa vie, il ne fut pas toujours conscient. Il reconnut les siens et son pasteur quelques heures avant sa mort. Lundi matin, vers 10 heures moins un quart, il paraissait encore fort. Il se retourna seul sur son lit. Il ne parla point, mais il reconnut M. le pasteur Duclos qui lui tenait la main, et en présence de la famille assemblée, il s'endormait dans les bras de son Sauveur, sans souffrance, sans efforts, à neuf heures et cinquante-cinq minutes.

II.

CORRESPONDANCE.

Dès les tout premiers jours de l'année, la nouvelle de la gravité de la maladie qui devait nous enlever Monsieur Chiniquy, se répandit comme une trainée de poudre. Elle fut reçue dans le public avec des sentiments divers. L'archevêque dont nous ne voulons pas mettre en doute les bonnes intentions, conçut l'idée de lui adresser, dans les termes les plus courtois, la lettre quit suit. Quels qu'aient été les motifs qui l'ont poussé dans cette voie, nous ne pouvous nous empêcher d'y voir un manque de délicatesse et de jugement, puisqu'elle suppose qu'après avoir prêché l'Evangile pendant quarante ans, M. Chiniquy aurait dû se repentir et pu accepter ses services offiiceux ; elle suppose en outre que les collègues dont l'archevêque le savait entouré, ne pouvaient apporter au malade les consolations évangéliques. La réponse non moins courtoise lui aura rappelé cette vérité salutaire, qu'un archevêque aussi bien qu'un humble fidèle doit comparaître devant le Souverain Juge.

L'Archevêque Bruchési et le Dr. Chiniquy.

M. le pasteur Morin, gendre de M. Chiniquy, a reçu le 10 janvier, 1899, la lettre suivante:

Monsieur,

J'apprends que M. Chiniquy est très gravement malade et qu'il peut mourir bientôt. Quoiqu'il se soit séparé de nous il y a longtemps, je ne puis oublier ce qu'il demeure toujours aux yeux de l'Eglise, et je crois remplir un devoir de ma charge pastorale en vous écrivant que s'il voulait me voir, je serais heureux de me rendre à son désir.

Veuillez avoir la bonté de faire part au malade de ma démarche auprès de vous et recevez l'expression de mes sentiments dévoués.

† Paul, Arch. de Montréal.

Réponse du Malade.

La réponse suivante, rédigée par M. le Dr. Coussirat, exprime les convictions du Père Chiniquy :

Montréal, le 10 janvier, 1899.

Monseigneur,

M. Morin, grippé et alité, me prie de vous écrire, puisqu'il ne le peut pas lui-même.

Il a été vivement touché, ainsi que sa famille, de l'intérêt que vous prenez au bien spirituel de M. Chiniquy. Il apprécie hautement la chrétienne courtoisie de votre démarche.

J'ai l'honneur de vous transmettre, aussi exactement que possible, la réponse de M. Chiniquy au désir que vous avez bien voulu exprimer et qui lui a été communiqué par la lecture de votre lettre. "Je suis reconnaissant à l'archevêque . . . mais je me suis définitivement retiré de l'Eglise de Rome . . . . Je suis parfaitement heureux dans la foi en Jésus Christ . . . Dieu et Jésus me suffisent . . . . J'aspire au moment du départ."

Comme je lui demandais s'il ne serait pas heureux de vous voir au cas où il reviendrait à la santé : "Certainement, a-t-il dit, très heureux."

Cinq personnes (parmi lesquelles la garde-malade et moi) ont entendu ces paroles, répétées distinctement une ou deux fois. Elles sont conformes d'ailleurs au testament religieux du malade et à toutes ses déclarations antérieures.

En remplissant le devoir de votre charge pastorale, Monseigneur, vous vous êtes acquis un titre de plus à notre respect. En retenant les convictions qu'il a embrassées il y a quarante ans, M. Chiniquy atteste la sincérité de sa foi. Il ne veut plus qu'invoquer la miséricorde du Souverain Juge devant lequel nous devons tous comparaître un jour.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

D. COUSSIRAT.

III.

LA CHAMBRE MORTUAIRE.

Pendant que dans le monde civilisé on lisait, le seize janvier, les bulletins annonçant que le Dr. Chiniquy avait quitté le théâtre de ses luttes et était entré dans son repos, une épouse dévouée et des enfants profondément attachés pleuraient ce départ, pour lequel on était si peu préparé, tellement on s'était habitué à voir ce grand lutteur survivre aux maladies qui l'arrêtaient quelquefois dans ses travaux poursuivis avec une infatigable ardeur.

Au sortir de la maison de deuil, dans l'après-midi, je rencontrai une dame qui me dit : "je voudrais bien voir M. Chiniquy, j'aurais bien des choses à lui demander ; reçoit-il" ? "Oui ! madame, lui répondis-je, il reçoit, mais il ne parle plus—allez au No. 65 et entrez sans sonner." Elle entra, pénétra dans cette longue chambre mortuaire, où rien n'avait été changé : point de draperie—les tableaux suspendus aux murs vous regardaient comme d'habitude—tout était en place—seulement, près du piano, où souvent assis dans son fauteuil, il avait accueilli ses amis, M. Chiniquy était étendu insensible ayant, sous la froideur du marbre, conservé l'expression d'une paix céleste, trahissant ainsi les dernières impressions éprouvées au moment suprême et solennel de la dissolution de l'âme et du

corps, entouré de couronnes et couvert de fleurs, envoyées par des amis qui avaient tenu à exprimer, sous cette forme, leur estime et leur affection. M. Chiniquy tenait dans sa main gauche une palme, symbole de la victoire remportée par les fidèles "qui venant de la grande tribulation, après avoir blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau, se tiennent devant le trône de Dieu." Apoc. vii. 14.

La pauvre femme s'en approcha, fit le signe de la croix, le regarda longtemps et murmura à demi-voix : "Oh combien j'aurais voulu vous entendre ; peut-être auriez-vous apporté quelque repos à mon âme troublée." Elle jeta un dernier et long regard, et sortit lentement, comme en s'arrachant difficilement à ce douloureux spectacle.

C'est ainsi que commença cette longue procession de plus de trois milles compatriotes de toutes conditions qui durant trois jours envahit le domicile privé du défunt ; on ne se demandait plus : ai-je le droit de venir ainsi troubler l'intimité de la famille ; on entrait et on entrait toujours, voulant voir ou revoir cet homme ou cet ami dont la voix une fois ou l'autre les avait si profondément émus. Nous en avons vus s'agenouiller et prier, d'autres exprimer le regret de l'avoir insulté dans un passé déjà bien loin ; d'autres de ne l'avoir jamais entendu, d'autres enfin, fruits de ses prédications, lui poser la main sur le front et dire : Merci et au revoir, vous avez semé avec abondance : une riche moisson sera votre couronne—sentiment symboliquement exprimé par une petite gerbe perdue au milieu des

fleurs—et tout cela dans le silence le plus respectueux et le plus solennel.

Trois jours après, la foule encombrait les abords de la maison et la rue. Le consistoire de Montréal, convoqué en séance extraordinaire, et les quatre Facultés de Théologie représentant toutes les confessions dénominationnelles de la ville avaient tenu à honorer par leur présence la mémoire de ce vaillant défenseur des vérités évangéliques et prenaient place dans le cortège.

IV.

FUNÉRAILLES.

" Souviens-toi que tu es poussiére ! Memento quia pulvis es !" C'est la vérité que nous rappelait, le 19 de ce mois, une triste et imposante cérémonie.

Elles ont été belles, d'une beauté vraiment religieuse, les funérailles du Père Chiniquy. Un concours immense de peuple, dix mille personnes, de toute condition, de tout culte, de divers pays, des discours forts et sobres, des chants solennels, des prières pleines de foi et d'espérance, par dessus tout le recueillement d'une foule respectueuse, tel est l'inoubliable spectacle dont nous avons été les témoins émus et reconnaissants. On se souvenait involontairement du vers célèbre de Victor Hugo :

Jour beau comme la gloire et froid comme un tombeau.

Les services ont été célébrés dans les deux langues officielles du pays. A la maison mortuaire, en français, M. le pasteur Bruneau a lu quelques passages de l'Ecriture et fait la prière et M. le pasteur Duclos a caractérisé l'œuvre de M. Chiniquy.

Puis le cortège s'est formé et a défilé lentement jusqu'à l'église Erskine, entre deux épaisses rangées de spectateurs silencieux. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Herdt et Contant, anciens de l'église

St-Jean ; Lighthall, notaire ; J. R. Dougall, du *Witness ;* W. Paul, ancien de l'église Knox et Th. Gilday, maître de l'ordre des Orangistes. M. J. L. Morin conduisait le deuil avec quelques parents.

Le temple, très vaste, ne pouvait contenir tous les amis accourus pour rendre hommage à une mémoire vénérée. Sous la présidence du pasteur, M. Mowatt, après une lecture en français par M. Boudreau, de Sainte-Anne, Kankakee, en anglais par M. le Dr. Mackay, de l'église Crescent, et des prières faites en français, par M. le professeur Coussirat, en anglais par M. le pasteur Fleck, de l'église Knox, MM. Lafleur et Amaron en français, le principal MacVicar en anglais, ont parlé de l'homme remarquable dont la dépouille mortelle était sous leurs yeux. Deux chants admirables et la bénédiction donnée par M. le pastenr Bruneau ont complété le service religieux.

De tout ce qu'on a dit, il résulte que l'église a fait une perte irréparable à bien des égards. M. Chiniquy était un homme de foi et de bonne foi, d'un courage à toute épreuve, prompt à pardonner les injures et même à les oublier, d'une charité inépuisable, d'une rare éloquence et d'une fécondité extraordinaire comme écrivain. Il a été l'apôtre de la tempérance et de l'Evangile. Son nom ne périra pas, parce que " ses œuvres le suivent." Le Canada français saura reconnaître en lui plus tard l'un de ses fils les plus dévoués et les plus glorieux.

V.

DISCOURS.

Discours de M. le Pasteur R. P. Duclos a la Demeure Mortuaire.

Amis et Compatriotes,

Nous sommes ici pour honorer la mémoire de M. Chiniquy, et exprimer à la famille notre sympathie, large et profonde. Nous le faisons avec d'autant plus de sincérité que cette mort nous enlève un ami, un père, dont la vie et les luttes ont été mêlées depuis plus de quarante ans à la vie religieuse du pays. Cette mort tire le rideau sur la figure la plus en vue et éteint la plus éloquente voix du protestantisme français. Comme apôtre de la tempérance, le jeune abbé s'était fait une réputation bien méritée dans son pays comme orateur populaire. Depuis que, pour des motifs des plus légitimes, il a passé au protestantisme, M. Chiniquy s'est fait une réputation universelle comme théologien, controversiste, orateur, dans le sens le plus vrai, le plus large du mot.

Ce n'est pas le moment d'apprécier l'œuvre de l'homme dont nous pleurons aujourd'hui la perte. Quand ces scènes émouvantes de deuil auront fait place au calme ; quand l'atmosphère se sera éclaircie et que ne pouvant plus le voir, nous évoquerons ses

souvenirs, ce sera le temps de parler de ses travaux comme écrivain et comme réformateur. Ce que nous avons de plus frais à la mémoire et au cœur aujourd'hui, c'est le prédicateur s'efforçant de rendre à son pays le Sauveur qu'on lui avait ôté; c'est le controversiste s'efforçant d'écarter les obstacles au libre cours des vérités évangéliques. Il n'y a pas de doute que la réputation que le jeune abbé s'était faite en prêchant la tempérance a largement contribué à sa popularité de ses quarante dernières années. Mais il n'en est pas moins vrai que M. Chiniquy était doué de certaines qualités qui expliquent l'estime, l'affection, l'attachement à toute épreuve qu'une grande partie de la population de la province lui a conservés malgré sa prétendue apostasie.

Des milliers que des anathèmes n'ont pu retenir dans le giron de l'Eglise romaine, n'oublieront jamais la cordialité, la sollicitude toute chrétienne et tout affectueuse avec laquelle il les accueillait; car l'amabilité pour les petits, la sociabilité pour tous, étaient un des traits de son caractère.

Il y en a un autre; c'est la profondeur de ses convictions, accompagnée d'une forte volonté. L'abbé Chiniquy se mouvant dans un demi-jour crépusculaire, a pu, comme beaucoup de nos compatriotes, hésiter longtemps; mais quand la lumière s'est faite dans son intelligence et dans son cœur, les impressions sont devenues des convictions qui se sont imposées. Ajoutons à cela une brillante imagination, l'instinct de l'orateur qui devine la composition de son auditoire, et

une vraie sympathie pour toutes les douleurs et pour toutes les souffrances, car il aimait, cet homme, il aimait ses compatriotes, et vous aurez le secret de sa vie et de l'influence vraiment magique qu'il a exercée sur les masses.

Sa nature sympathique attirait ; ses convictions se communiquaient ; sa volonté s'imposait. Il faisait aimer Celui dont il proclamait l'amour. Les hommes de cette trempe, aux sympathies franches et aux volontés fortes, ont ceci de particulier, c'est qu'ils se font des amis dévoués et des ennemis acharnés. Ni les uns, ni les autres ne lui ont manqué. Après avoir été l'idole de son peuple, il pouvait s'attendre à un revirement dans l'opinion : on ne dévoile pas impunément les mystères du romanisme. Il pressentit d'abord et vit ensuite ce qu'il aurait à affronter. Pendant quarante ans, le Père Chiniquy s'est vu en même temps abreuvé d'insultes du haut des chaires, dans la presse, et secrètement invité à rentrer dans le giron de l'Eglise romaine qui n'a jamais cessé de nourrir l'espérance de le ramener dans son sein.

Quarante ans de travail et de luttes n'ont pu convaincre de sa sincérité. Et vraiment, l'on ne sait si l'on doit s'offenser ou se féliciter des offres courtoises de service d'un archevêque.

On sait que dans une maladie précédente M. Chiniquy avait été l'objet de démarches semblables et qu'il avait vivement senti ce qu'il y avait d'offensant dans la conduite du clergé.

Celle de l'archevêque, plus courtoise, a été mieux

accueillie, M. Chiniquy s'étant contenté de déclarer qu'il s'était définitivement retiré de Rome . . . . et que Jésus lui suffisait, comptant sur ses déclarations dernières pour transmettre à ses amis les convictions qui l'avaient soutenu dans la lutte et les espérances qui l'avaient consolé dans sa maladie.

On aurait cru suffisante une telle déclaration dans la bouche d'un homme qui, en pleine possession de ses facultés, voit la mort s'approcher à pas sûrs. Mais non ! on laisse planer un doute injurieux sur la sincérité d'une figure que l'on voudrait flétrir ; une figure que dans dix ou quinze ans le pays réclamera comme une gloire nationale. On lisait, il y a quelques jours, dans une feuille publique, cette malvaillante insinuation : "Ne plane-t-il pas dans la lettre de M. Chiniquy à l'archevêque quelque chose comme la mélancolique expression d'un douloureux regret ?" De quoi ? On le devine. Est-ce de la pitié ou du mépris que l'on doit avoir en présence de ces lignes ?

Après tout, M. Chiniquy connaissait son peuple. Il savait qu'il fallait appeler les choses par leur nom ; il savait qu'il ne produirait pas l'impression voulue s'il enveloppait sa pensée dans les formes d'une courtoisie de convention. Et il a frappé ; chose étrange ! quand M. Chiniquy a dit ouvertement sa pensée de manière à être comprise de son peuple, on appelait ce style des "excès de langage ;" quand il use de modération, de ménagement et reste dans les limites de la stricte politesse, on doute de sa sincérité. O logique ! ô inconséquence !

"Il semble," écrivait-on à la même date, "qu'il est difficile de mourir sans les secours de la religion catholique, quand on a été catholique, quand on a été prêtre, quand on a cru à la confession, à la rémission des péchés, quand on a soi-même donné l'absolution." Nous répondons, oui ! Mais quand on n'y croit plus et pour de bonnes et solides raisons, rien n'est plus facile, au contraire.

J'ai été auprès de bien des malades, mourant dans la foi en Christ, mourant dans la foi aux promesses de l'Evangile, et surtout j'ai eu le privilège de suivre de bien près le défunt ; je l'ai vu en danger parmi les étrangers, en danger parmi les siens. J'ai vu des amis, des messieurs et des dames, au péril de leur vie, le couvrir de leur personne, et puis, je l'ai vu, cet homme sans défense, se tourner vers ses assaillants, la douleur dans l'âme, s'écrier : "Pauvres amis, quand donc verrez-vous clair ? quand donc comprendrez vous que c'est votre bien, votre bonheur, votre émancipation, votre salut que je cherche ?"

Et puis dans ses derniers jours, je l'ai vu, d'autres l'ont vu, appeler dans ses prières son Sauveur, son désir tendant à déloger. Et ce cri partant du cœur ne lui était pas arraché par la douleur. Non ! Ce cri lui échappait sans souffrance, dans la calme possession de toutes ses facultés et la lucidité de sa foi. Je l'ai vu au moment suprême, sa main dans la mienne, élever son âme dans un dernier et long regard vers le ciel—sans agonie—sans angoisse—laissant aux siens qu'il a tendrement aimés, le soin de sa dépouille, et

la trace lumineuse de son âme s'envolant dans les bras de son Sauveur.

Non ! Messieurs, il n'est pas difficile de mourir sans le secours de la religion du prêtre quand on a Christ pour Sauveur, le chemin et la porte du ciel.

Maintenant, vénérable père et collègue, au nom de milliers de compatriotes, merci pour l'exemple de tempérance et de sobriété que vous avez donné ; merci pour les quarante plus belles et plus fécondes années de votre vie données à la proclamation de l'Evangile.

A l'appel du Maître, vous avez déposé les armes ; mais les fruits de vos travaux nous rappelleront votre passage. Dans cette maison où vous nous avez accueillis, dans ces églises où votre voix a retenti, dans ces instituts où une jeunesse respectueuse vous a écouté en silence, partout vous laissez un souvenir ineffaçable. A nous de continuer. Adieu et au revoir.

Discours de M. le Pasteur Théodore Lafleur.

Il repose là dans le mystérieux silence du dernier sommeil, l'organe merveilleux du grand orateur populaire dont Dieu s'est servi pendant si longtemps pour faire une grande œuvre de réforme sociale. De bonne heure enclin à la religion, il s'achemina vers la prêtrise.

Dans la puissance de la jeunesse, avec toute l'ardeur du néophyte, le jeune ecclésiastique avait déjà mesuré d'un regard effrayé les ravages de l'intempérance des boissons enivrantes. Il sentit une sainte inspiration

s'emparer de lui et le pousser au combat contre ce géant qui se fait si aisément l'auxilaire de tout ce qu'il y a de mauvais, de dépravé, de dégradant et de vicieux dans le monde.

Cette grande œuvre était comparativement facile, car, sauf quelques curés récalcitrants, le clergé l'encourageait et lui prêtait son concours, lui aidait, lui ouvrait ses paroisses et ses églises. Mais ce qui était surtout avec lui, en sympathie profonde, c'étaient toutes les femmes morales et religieuses du pays tout entier, c'était la souffrance humaine qui l'appelait, qui l'acclamait à grands cris. C'était la mère, la femme, la sœur, la fille qui suivaient avec prière et des cœurs palpitants celui qui venait terrasser l'ennemi de leur paix, le destructeur de leur bonheur, le spoliateur de tout ce qu'elles avaient de précieux et de sacré, qui apportait partout la vraie misère à la place du confort ensoleillé. Il n'est point étonnant qu'on l'accompagnait en triomphe de lieu en lieu, avec pleurs et joies indicibles. Il n'y avait que les cabaretiers sans plus d'emploi lucratif dans leur néfaste négoce qui maudissaient son œuvre.

Après une marche triomphale de plusieurs années, une lutte acharnée contre le démon de l'ivrognerie, après avoir fait un bien immense dont les suites subsistent encore, il fit aussi ça et là des attaques dans le camp protestant, ayant pour résultat plusieurs conversions à son Eglise.

Considérant peut-être que la partie la plus importante de son œuvre au Canada était accomplie, M. Chiniquy

céda à l'invitation par les évêques de l'ouest des Etats-Unis de visiter les vastes prairies de l'Illinois pour y diriger l'émigration des catholiques, Canadiens et autres, afin d'assurer la suprématie de leur Eglise dans ces riches territoires. C'est en 1851 que M. Chiniquy fit cette visite d'éxploration, et il alla s'y fixer comme missionnaire en 1857, ayant choisi l'état de l'Illinois comme domicile d'où il rayonnerait. Au bout de quelques années, quand il a réussi à établir sa paroisse de Ste-Anne de Kankakee, voilà que les journaux nous apprennent qu'il est en procès avec l'évêque de Chicago au sujet de la propriété d'une église. L'apôtre de la tempérance ne se doutait guère alors que sa lutte allait commencer avec l'Eglise elle-même, c'est à dire un clergé tout puissant, son autorité, sa richesse, sa masse, le prestige de son unité, et avec tous ceux instruits à leur école. C'est de ce moment que date notre correspondance secréte. Sur son invitation, j'allai le voir à Ste-Anne. C'était dans l'été de 1858.

Après quinze heures de conversation à peu près consécutive, nous nous agenouillâmes pour prier le Maître invisible de le diriger, de l'éclairer, de le fortifier pour cette heure sublime, où les perspectives d'une foi réformée ouvrait un monde nouveau à son âme étonnée. Je n'oublierai jamais son regard et sa pâleur sur un visage éclairé d'une nouvelle lumière céleste. Il venait de comprendre après bien d'autres choses que le Dieu que nous venions d'adorer en esprit et en vérité était bien plus grand que celui qu'il professait avoir

tenu dans ses mains consacrées. Il abandonna la croyance à la confession, et à la transubstantiation ; celle-ci était sa dernière attache et pourtant la moins rationnelle. L'unité de son Eglise lui paraissait bien factice et bien superficielle, mais il avait peur du protestantisme avec toute ses dénominations. Il n'avait pas encore compris que Dieu est assez grand, lui, pour se manifester et se plaire dans toutes les familles de ses enfants, comme le soleil, son image, éclaire leur demeure et vivifie tout ce qu'ils cultivent de son immortelle vie.

Après cet éclair sur le chemin de Damas, il aurait peut-être été bon pour lui, comme pour saint Paul, de faire un séjour de trois ans dans quelque Arabie pour la méditation et l'étude, avant de rentrer dans la mêlée. Mais les circonstances ne s'y prêtaient guère ; au bout d'une année à peine, il entrait en lutte, pressé qu'il était comme l'apôtre de faire connaître sa foi, et disant comme lui : " J'ai cru, c'est pourquoi, j'ai parlé." Il faut que je parle. Mais combien le nouveau combat allait être différent du premier ! Varié, multiple, difficile, engagé sur une foule de points. Il n'aura plus affaire à un seul ennemi détesté, abhorré à peu près de tout le monde, en tout cas de tous les honnêtes gens : la hideuse ivrognerie ; non, il aura contre lui toutes les femmes cette fois, celles qui sont vraiment religieuses et même les mondaines qui affectent quelque dévotion. Car au lieu d'attaquer un vice il leur paraîtra faire la guere à ce qu'elles ont de plus sacrér au monde. Il aura contre lui, en masse com-

pacte, le clergé grisé, lui, non pas d'une grossière boisson qui abrutit et démoralise, mais du subtil nectar de l'orgueil clérical, qui se manifeste en somptueuses cérémonies, en professions de privilèges divins à lui seul accordés, et aux nombreux ouvrages plus ou moins théologiques qui prétendent justifier toutes les atteintes portées au texte sacré des Ecritures, à la raison et à la conscience humaine. Cet orgueil clérical monte surtout les degrés de l'autel où le prêtre prétend enfermer son Dieu dans une hostie. Pour être à la hauteur de cette tâche-là, il aurait dû être un grand théologien, l'esprit aiguisé aux fines analyses, à la parole savante, qui manie avec puissance cette épée de la parole divine qui va jusqu'à la division de l'âme et des moëlles du catholicisme. Il restait un puissant controversiste.

M. Chiniquy n'a pas eu et n'a pas pu avoir cette discipline intellectuelle. Et il était tout naturel que son éloquence d'autrefois ne lui rendit pas les mêmes services dans des conditions aussi difficiles, aussi compliquées et aussi différentes.

Les discussions de doctrines ne se prêtent guère à l'éloquence populaire, et si après les fines et pénétrantes satires contre les falsifications de la vérité religieuse et morale, Pascal s'est élevé à la haute éloquence dans la 14e Provinciale, c'est que c'était Pascal. Mais on a été tout à fait injuste envers M. Chiniquy en lui refusant toute éloquence, comme prédicateur protestant. Plusieurs de nous se rappellent avoir entendu des accents inoubliables, quand la

main placée sur la Bible il dépeignait avec émotion ce que ce livre a fait pour l'Eglise et commencé de faire pour l'humanité. On a été encore plus injuste envers lui quand on l'a accusé, après avoir renié la partie la plus vulnérable de son ancienne foi, d'avoir aussi renié et vilipendé son peuple pour se ranger du côté d'étrangers; car il pouvait dire, et a souvent dit avec saint Paul: "Je dis la vérité en Christ, je ne mens point, et ma conscience m'en rend témoignage par le Saint-Esprit, que j'ai une grande tristesse pour mes frères selon la chair. Le souhait de mon cœur et ma prière c'est qu'ils soient sauvés."—Rom. ix. 10.

Depuis saint Paul, on a souvent porté cette accusation de chauvinisme contraire à tout vrai christianisme, lequel entend former une famille de Dieu, une famille d'élite du sein de toutes les nationalités, car, comme dit Saint Paul, il n'y a ni Juif, ni grec, ni esclave, ni libre, mais des ébauches d'immortels. Mais ce que l'on a surtout et toujours reproché aux réformateurs, c'est l'orgueil, l'orgueil de la résistance à l'autorité. Mais quelle autorité? Une autorité humaine. Or, les apôtres ont été les premiers de ces orgueilleux, car ils ont dit cette parole bien connue à l'autorité cléricale du temps: "Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes," c'est-à-dire à vous.—Actes iv., 19. Et saint Paul est aussi un orgueilleux qui résiste à saint Pierre à Antioche. Il ne faut donc point s'étonner de nous voir résister avec bonne consience devant Dieu à ceux qui se posent, avec force profession d'humilité, comme les hautains succes-

seurs des apôtres, en ordonnant aux autres la soumission absolue à leur manière d'entendre la vérité religieuse.

On a encore reproché à notre vieil ami de n'avoir pas réussi à attirer les foules comme autrefois. Nous en avons donné en partie la raison, à savoir la difficulté d'opérer une réforme générale dans un partie de la chrétienté en opposition à tout le clergé qui s'appuie sur des croyances d'hérédité séculaire, où se trouve du bon sans doute mêlé à une foule d'erreurs, au lieu de faire la guerre à un vice condamné par à peu près tout le monde. Dans sa généralité ce reproche est manifestement injuste. Même après être devenu protestant, M. Chiniquy a toujours attiré des foules, plus ou moins sympathiques, partout où l'on savait qu'il allait parler en public, à Sainte-Anne de Kankakee d'abord, au sein même de la catholique province de Québec, comme Montréal le sait très bien. Cette province n'est qu'une bien petite partie du monde malgré la grosse voix que lui prêtent les chefs du catholicisme ; or, avec sa foi nouvelle, c'est le grand monde des Etats-Unis, de l'Angleterre, d'une partie de l'Europe, de l'Australie même qui lui fournissaient des auditoires qui en maint endroit ne pouvaient trouver un local assez grand pour les contenir.

On a encore été assez peu charitable malgré la constance de sa profession de foi et de sa vie exemplaire pendant de longues années, pour mettre en doute sa sincérité jusqu'à sa dernière heure. Or, la sincérité dans les professions religieuses n'est pas nécessairement un sûr brevet de rectitude morale et de

pureté doctrinaire, mais elle peut être incontestable malgré cela, comme elle est toujours d'une valeur inestimable. Chez M. Chiniquy, elle fut ostensible, elle brille comme un diamant de la plus belle eau, alors même qu'il exagère et qu'il se trompe, comme cela lui est arrivé parfois. Mais nous ne sommes pas ici aujourd'hui pour juger son œuvre ; personnellement elle est finie, et Dieu fera pour elle comme pour la nôtre, il en fera vivre ce qui mérite de ne pas mourir.

Il y a quelques années que l'ange de la mort, qui est un ange de Dieu, lui est apparu d'une manière fugitive, et lui dit : C'est moi, je ne m'arrête pas cette fois, mais je reviendrai, je suis venu t'avertir, non t'effrayer." Un soir, alors qu'il avait été bien malade, et que je venais de prier auprès de son lit, il me dit : J'ai vu la mort de bien près, mais je n'ai pas eu peur, car je puis dire avec saint Paul ; "Christ est ma vie et la mort m'est un gain." Cela était dit avec tant de simplicité et d'assurance que je n'ai jamais eu de souci pour lui au sujet de cette heure qui juge la vie, ni aucune crainte qu'il sentit le besoin d'une cérémonie de l'ancienne Eglise qu'il avait quittée, pour lui donner l'assurance du salut. L'ange de la mort est venu cette fois toucher de son doigt tout-puissant le merveilleux organisme de l'âme, et l'a arrêté. Il est entré dans le profond sommeil dont Dieu le réveillera dans un organisme nouveau que saint Paul décrit d'une manière si sublime dans le XVe chapitre de sa 1ère lettre aux chrétiens de Corinthe. Pour nous, adorons en silence, mais dans un saint espoir, l'œuvre du Père Éternel.

Address of Rev. Principal D. H. MacVicar, D.D., LL.D.

We are met to consign to the tomb, 'in the sure and certain hope of the resurrection to eternal life, through our Lord Jesus Christ,' the mortal remains of Dr. Chiniquy. And now that his life work is done, and he rests from his labors, it may be profitable to ask, how are we to regard him? I answer:

He was a distinguished man, of unique personality and mission, who will not soon be forgotten. In many respects he stood alone, a commanding figure in our country and century. His ancestry and education I need not trace. This has been done by his own pen, and his exceptionally high endowments, his literary, theological and dialetic skill and genius have been sufficiently dwelt upon by the press. His numerous publications, translated into many languages, and widely circulated in many parts of the world, are a lasting monument to his ability and industry.

His missionary labors were not confined to one country or continent. His apostolic zeal in disseminating the truth carried him through Canada, the United States, Britain, Australia, Tasmania, the Sandwich Islands, New Zealand and portions of Europe; and by his printed works, brilliant and fascinating in style, he has been heard, and will continue to be a powerful factor in the thought and life of regions upon which his eyes never rested. 'He being dead yet speaketh.'

He will be remembered as an enthusiastic reformer. In early manhood, and, indeed, to the end of his long

life, this was his proper role, not an easy one as proven by the experience of all true reformers; religious, social, scientific. The qualities required for such a mission are of the highest order—Faith in God and man, courage, patience, gentleness, love, indomitable perseverance, a spirit of self-sacrifice and willingness to work and suffer and die for the truth and the vindication of human rights.

It would be too much to say of the deceased, or of any mere man, that he possessed these and kindred attributes in perfection, but the record of his many struggles give evidence of the high degree in which he manifested many of them; and that he achieved memorable successes has been acknowledged by all. This was conspicuously the case in his heroic single-handed battle with the demon of intemperance, when he gained a glorious victory, for which he received marked recognition by the citizens of Montreal, and was publicly thanked by the Parliament of the province in 1851. This is but one instance of victory. Need I remind you that he lived to see many other views for which he contended, triumphant. We all know how toleration, independent thought and action regarding matters civil and religious, have advanced during the last forty years. In these respects the Quebec of to-day is not what it was for the preceding century, and, by the blessing of God upon the labors of the deceased and of others who will continue his mission, brighter days are yet to dawn. What is needed is a larger measure of his faith and manly fortitude. How often in his mul-

titudinous controversies did he appear hedged in upon all sides,—surrounded by frowning, impassable mountain difficulties, but his courage never gave way. In the face of them all, like heroes of the past whom we delight to honor, his cry was ever, 'Who art thou, O great mountain? Who is weak, and I am not weak? I can do all things through Christ who strengtheneth me.'

What if in the conflicts through which reformers necessarily pass there is more than a little which they and we, as well as timid, ease-loving, peace-loving, on-lookers deplore! Shall we not, in spite of this, and in the exercise of that broad Christian charity which rejoiceth in the truth and thinketh no evil, credit them in the face of convincing evidence to that effect with sincerity of purpose, and manliness of conduct in seeking to be first pure then peaceable? I tell you what you all know, that men of this type are specially needed in our day, and should be highly esteemed—men of undaunted boldness and holy rashness, if you will, who fear not to challenge things as they are and have been, and who risk everything in the effort to secure to their fellow-men the full enjoyment of their God-given heritage of civil and spiritual freedom. This was the practical altruism by which Dr. Chiniquy was largely characterized.

Hence I venture to think, further, that he will be remembered as a true patriot. The fire of loyalty to our Sovereign and country burns with ardor in the breasts of his fellow-countrymen, but in none with

greater intensity than was felt by the heart of him whose remains lie silent before us. His was a patriotism, a love of country, which was thoroughly out-spoken, based upon Christian principles, and therefore united with a catholicity of spirit which enabled him to rejoice in the good and prosperity of the many other countries that enjoyed his labors. Hence with the Master, he could heartily say, 'The field is the world,' and with the apostle of the Gentiles he uniformly felt and said, 'My heart's desire and prayer to God for my countrymen is, that they may be saved.' With all his love of freedom, and as the champion of the right of private judgment and free speech on the platform and in the press, this was the great impelling motive of his life, that his dear countrymen might enjoy the liberty with which Christ makes his people free.

We do not say that in his strenuous efforts for this purpose he never erred. God forbid. None could be more ready than Dr. Chiniquy to confess to God in the closet his weakness and failures and sins. And how often have thousands heard him say so in public, and declare that his only hope was in the all-sufficient and infinitely efficacious blood of atonement, which cleanseth from all sin. In this faith he lived, and in this faith he died. You have read his testimony on his death-bed to this effect; and were the lips that are now silent once more unsealed they would declare with an eloquence inspired from the kingdom of glory—'It is true—I know by blessed experience that Jesus Christ,

and he alone, saves to the uttermost, all that come unto God by him.'

It is no exaggeration to say that the strongest wish of Dr. Chiniquy's heart through life was that his countrymen, whom he passionately loved, might accept this glorious message.

I testify what I have seen. I have been with him in the solitude of his chamber, when he prayed for them with an earnestness which reminded me of what is recorded of Knox, the great Scottish Reformer, when he cried to God, 'O give me, give me Scotland or I die.'

Finally, I venture to think that the memory of Dr. Chiniquy, as a broad-minded, far-seeing Christian patriot, will have a permanent place in the history of Canada, and prove an inspiration to thousands of his countrymen to cling to the truth, and the Saviour he so fervently proclaimed. That truth he ever sought to put into the hands of every man as his birth-right. To its supreme and infallible authority alone, and not to any man or council, he yielded unquestioning submission, and by the preaching of his blessed Saviour, who is 'the way, the truth, and life,' he was honored of God in bringing many thousands from darkness to light. These shall be his joy and crown of glorying before our Lord Jesus at his coming; and then it will appear that the struggles and sorrows of life, however painful and prolonged, are not worthy to be compared with the glory that shall be revealed, for 'they that be wise shall shine as the brightness of the firmament; and they that turn many to righteousness as the stars for ever and ever.'" Amen.

Discours de M. le Pasteur C. E. Amaron, D.D.

Le devoir solennel de dire quelques paroles sur la tombe de l'homme illustre que l'Eglise protestante française et que la chrétienté vient de perdre, m'est confié par mes frères. Je me sens impuissant à le faire. Si j'écoutais mon cœur, si je ne faisais pas violence à mes sentiments, avec la famille affligée, avec ce vaste concours venu de près et de loin, pour honorer la mémoire du vaillant défenseur de la vérité qui vient de cesser son labeur, avec une multitude de pauvres et d'humbles de ce monde, qu'il a toujours aimés et soulagés, j'inclinerais le front et je laisserais couler mes larmes.

Le vide qui se fait autour de nous est immense. Nous sentons la perte que nous venons de faire d'autant plus que nous ne nous y étions pas préparés.

Il nous avait semblé que le puissant lutteur de tant d'années qui comme le chêne de la forêt avait résisté à tant d'orages, et dont l'admirable organisme avait si souvent triomphé de la maladie, surmonterait encore pour continuer la grande œuvre à laquelle Dieu l'avait appelé. Mais il en a été autrement et avec le prophète d'Israël nous avons à nous écrier : " Sapin hurle, car le cèdre est tombé."

Ce n'est pas le moment de rappeler même les grands traits de l'histoire du réformateur distingué que Dieu vient de rappeler à lui.

Né dans l'Eglise de Rome, à une époque où elle était

toute puissante dans ce pays, il devint l'un de ses prêtres les plus en vue.

Miraculeusement conduit et éclairé des saintes lumières de la Parole de Dieu, il fut poussé par le Saint-Esprit à abandonner une foi qui ne répondait plus aux besoins de sa grande âme et aux données de sa conscience, pour embrasser la religion de l'Evangile.

Tout le monde sait ce à quoi il lui fallut renoncer, ce à quoi il s'exposait : par conviction et par motif de conscience, il renonçait aux prétendus pouvoirs surhumains que tout prêtre est censé posséder, à l'influence immense qu'il s'était déjà acquise, aux richesses et aux honneurs en perspective.

Il n'hésita pas de descendre de ce haut piédestal de gloire ecclésiastique et humaine pour devenir simple ministre du Saint Evangile, nous devrions plutôt dire pour monter à la dignité d'humble serviteur de Jésus-Christ.

Il n'ignorait pas les outrages et les persécutions qui l'attendaient et les dangers auxquels il s'exposait. Mieux que tout autre il savait qu'on se méprendrait sur la nature du travail d'émancipation intellectuelle et morale qui absorberait ses pensées et auquel il consacrerait sa vie. Il se voyait à l'avance méprisé, haï, conspué et maudit par l'Eglise puissante dont il devait se séparer et qu'il serait suspecté par le protestantisme.

Mais la voix du devoir se faisait entendre et s'inspirant du grand cri de son devancier, Jean Calvin, "Dieu le veut, Dieu le veut," avec cette énergie et ce courage indomptables qui l'ont toujours caractérisé,

que de fortes convictions et la foi en Jésus seules peuvent donner, comme l'apôtre saint Paul, ce noble apostat de l'Eglise judaïque, il a tout abandonné pour arborer l'étendard de la foi chrétienne.

Vu le prestige extraordinaire dont il jouissait, les responsabilités que Dieu faisait reposer sur lui étaient très grandes.

Comment garderait-t-il le dépot sacré que son Maître lui confierait ? Y serait-t-il fidèle ? Proclamerait-il jusqu'à la fin les principes de la foi évangélique protestante ; ayant été prêtre de Rome, ferait-il face à la mort sans le ministère du prêtre ?

Non, ont prédit mille et mille fois ses ennemis qui l'ont si souvent injustement accusé d'avoir été poussé par l'orgueil. Non, ont également prédit des milliers, qui, tout en regrettant sa conversion, n'ont pas cessé de l'aimer.

Ceux qui ont fait l'expérience de la foi chrétienne et qui savaient ce qu'était la sienne ; ceux qui l'ont connu dans l'intimité, qui ont vu sa piété et qui par conséquent ont pu se rendre compte des motifs qui l'animaient dans ces discours les plus tranchants contre, ce qui pour lui, était idolâtrie et erreur, ceux qui ont eu part à ses grandes luttes morales et religieuses, n'ont jamais douté de sa sincérité et de sa fidélité. Il avait des défauts, a-t-on dit. Qui n'en a pas ? Ceux qu'on aurait pu d'une manière particulière lui reprocher sont précisément ceux qu'il devait à la fausse éducation cléricale qu'il avait reçue et qu'il a tant combattue.

Homme aux convictions fortes, il est resté fidèle

jusqu'à la fin ; en public et en particulier il a proclamé les vertus de celui qui l'a tiré des ténèbres pour l'amener à la glorieuse lumière du salut.

Durant sa maladie de quinze jours, sa foi virile le soutint. Quand on lui eut fait, une semaine avant sa mort, lecture de la lettre du chef des autorités ecclésiastiques de l'Eglise romaine de cette ville, qui lui offrait le secours de son ministère, encore fort et jouissant du plein exercise de ses facultés, il pria ceux qui lui lurent la lettre de l'archevêque, de bien vouloir lui dire en son nom, qu'il était vivement touché de l'intérêt qu'on prenait à son bien-être spirituel et s'exprimait à peu près en ces termes : " Je suis reconnaissant à l'archevêque . . . . mais je me suis définitivement retiré de l'Eglise de Rome. Je suis parfaitement heureux dans la foi en Jésus-Christ. Diêu et Jésus me suffisent. J'aspire au moment du départ."

Dans une entrevue que j'eus moi-même avec l'archevêque, je lui promis que si jamais le Dr. Chiniquy exprimait le désir de le voir, sa liberté de conscience serait respectée. Je demandai donc plusieurs fois à l'illustre malade, si la foi qui l'avait soutenu durant ce quarante années de luttes lui suffisait à l'heure suprême. Il répondit, levant les mains au ciel : " Le chemin qui me mène au ciel est droit : c'est Jésus-Christ."

Encore deux jours plus tard il me disait : " Il est beau d'arriver au terme du voyage. Le ciel se dessine devant mes regards ravis. Que pourrait-on me donner de plus ? Comment pourrais-je être à côté de la route

quand c'est Jésus l'unique Sauveur qui conduit ?" Mes frères, si un homme qui meurt dans une telle foi n'est pas sauvé, il n'y a pas de salut possible.

Et c'est ainsi que s'est terminée cette noble vie, vie d'intense activité chrétienne et de charité sans mesure.

Il s'est endormi dans le calme et dans la paix du croyant, les messagers célestes ont porté son âme rachetée dans le sang de l'Agneau de Dieu au séjour des bienheureux, et sur sa belle figure se reflète en ce moment solennel le calme repos du ciel. Le triomphe final de ce grand homme de Dieu, sa persévérance dans les principes de la vérité évangélique est un triomphe éclatant pour l'Evangile de Jésus-Christ.

Pendant sa vie il a proclamé à des milliers d'âmes le salut par les mérites de Jésus seul. Il a mis Jésus et son ministère de grâce et de pardon au-dessus de celui des hommes.

Par sa mort triomphante, il lève le voile qui a caché la vérité à des milliers d'âmes craintives, qui tout en ayant perdu foi au système religieux qu'il a combattu, n'ont pas encore eu comme lui le courage d'embrasser la foi évangélique. Il leur dit que celui qui abandonne tout pour accepter Jésus comme Sauveur, est heureux pendant la vie, et au moment de la mort reçoit la couronne d'immortalité.

Serviteur du Dieu vivant, nous ne te disons pas adieu, mais au revoir. Tes peines, tes labeurs sont finis. Nous n'entendrons plus ici-bas les accents de ta

voix sympathique. Les bruits de la terre ont cessé pour toi, et tu te reposes à l'ombre de l'arbre de la vie.

Nous te donnons rendez-vous dans la Sainte Sion, patrie éternelle, au palais sacré qu'habite le Grand Roi, où doit sans fin régner l'âme fidèle.

Pendant que nous pleurons, pour toi, dans les parvis de Dieu, tout est joie, allégresse, chants de triomphe, ineffables plaisirs. Là plus de deuil, plus de maux, de tristesse, là plus d'ennuis, de langueurs, de soupirs.

De quel éclat ton Sauveur t'environne !
Ah ! je te vois tout brillant de clarté :
Rien ne saurait y flétrir ta couronne,
Ton vêtement est l'immortalité.

AMEN.

VI.

LA PROFESSION DE FOI

Du Père Chiniquy, Signée Six Jours avant sa Mort.

En ce dixième jour de janvier de l'année de Notre-Seigneur, mil huit cent quatre-vingt dix-neuf, à la requête spéciale du Révérend Charles Chiniquy, de la ville de Montréal, évangéliste, ministre de l'Evangile, docteur en théologie, etc., moi, George R. Lighthall, le notaire sousssigné, pratiquant dans la dite ville de Montréal, de la province de Québec, accompagné de William Grant Stewart, de la dite ville de Montréal, Ecuyer, docteur en Médecine, expressément appelé comme témoin de ces présentes, j'allai et me rendis au domicile, dans la dite ville de Montréal, du dit Révérend Charles Chiniquy où il était et fut trouvé par moi dans un faible état de santé corporelle, mais sain d'esprit comme cela nous a paru, à nous les dits notaire et témoin, par ses actions, sa conversation et sa conduite, il a fait et publié et nous à déclaré à nous notaire et témoin comme suit :

" Convaincu que ma vie mortelle approche de sa fin et que je vais bientôt quitter cette terre pour entrer en la présence du Dieu Très-Haut et de mon Sauveur béni, Notre Seigneur Jésus-Christ, je déclare ici devant le Dieu Tout-Puissant, que les lignes suivantes ren-

ferment l'expression fidèle de la foi dans laquelle je meurs, et aussi quelques-unes des raisons formelles pour lesquelles je refuse et refuserai toujours de rentrer sous le joug du Pape ou de retourner à son Eglise, communément appelée l'Eglise catholique romaine et dont j'ai été autre fois et pendant des années prêtre approuvé.

" Je remets mon âme entre les mains du Dieu Tout-Puissant, mon Créateur, par l'entremise de Jésus-Christ seul, mon divin Rédempteur, dont les mérites sont infinis.

" Je déclare formellment par les présentes que je suis protestant ; en devenant protestant, j'ai définitivement et pour toujours accepté Jésus-Christ comme mon seul Sauveur, croyant fermement que Dieu m'a pardonné tous mes péchés pour son amour, et j'accepte sa Parole sainte pour mon seul guide.

" Je ne puis retourner sous le joug de l'Eglise de Rome pour les raisons suivantes, choisies parmi beaucoup d'autres :

1o. Le dogme de la succession apostolique de Pierre à Léon XIII est une imposture. On ne peut trouver dans l'Evangile un seul mot pour prouver que Pierre ait jamais passé une seule heure à Rome. La supériorité ou suprématie accordée par l'Eglise catholique romaine à Pierre sur les autres apôtres est une autre imposture. Toutes les fois que les douze apôtres interrogèrent notre Sauveur pour savoir lequel d'entre eux serait le premier, le chef, le pape, il leur répondit toujours que dans son Eglise il n'y aurait ni premier, ni chef, ni pape, de cette

nature. Il y a plus. Il répondit positivement à la mère des enfants de Zébédée qu'il n'avait pas reçu de son Père le pouvoir d'établir l'un de ses apôtres au-dessus des autres. " Pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner."—Mat. 20, 23.

" Nous avons une irréfutable et infaibible preuve que notre Sauveur ne plaça jamais Pierre à la tête des autres apôtres, comme le premier, le chef ou le pape, dans la dispute qui s'éleva parmi les apôtres peu de temps avant sa mort. " Il s'excita aussi parmi eux une contestation, lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand."—Luc. 22, 24.

". Une telle dispute ne se serait jamais élevée si Jésus-Christ avait établi Pierre le plus grand ou le premier d'entre eux. Ils l'auraient certainement su, et Jésus-Christ leur eût répondu : " Avez-vous donc oublié si tôt que Pierre est le plus grand parmi vous, qu'il est le premier d'entre vous depuis le jour où je l'ai établi la pierre fondamentale de mon Eglise ?" Mais loin de faire une telle réponse, le Fils de Dieu reprend ses apôtres et leur dit : " Les rois des Gentils les traitent avec empire . . . qu'il n'en soit pas de même parmi vous."—Luc 22, 25. Non seulement cette prétendue primauté de Pierre, forgée dans les temps modernes, n'a jamais été reconnue par aucun des apôtres, mais elle a été ouvertement et positivement niée par Paul.

" Car celui qui a agi efficacement dans Pierre pour

le rendre apôtre des circoncis a aussi agi efficacement en moi pour me rendre apôtre des Gentils."—Gal. 2, 8.

"Et quand ceux, dis-je, qui paraissaient comme les colonnes (de l'Eglise,) Jacques, Céphas et Jean, reconnurent la grâce que j'avais reçu, ils nous donnèrent la main à Barnabé et à moi, pour marque de la société et de l'union qui était entre nous, afin que nous prêchassions l'Evangile aux Gentils et aux circoncis . . ."—Gal. 2, 9. Ici Pierre est nommé seulement après Jacques, chose que saint Paul n'aurait pas faite s'il avait eu quelque connaissance de la merveilleuse supériorité et suprématie de Pierre sur le reste des apôtres.

"Les paroles suivantes sont aussi de saint Paul : "Pierre étant venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était repréhensible."—Gal. 2, 11. Il est évident que Paul n'avait pas la moindre idée que Pierre eût une supériorité quelconque sur lui, quand il lui résista en face et plus encore quand il écrivit ces lignes. Il est clair que le Saint-Esprit inspira à Paul la pensée de nous donner le récit de sa résistance si énergique à la face de Pierre afin que nous ne fussions pas séduits par la grande imposture de la suprématie de ce dernier, qui est la pierre angulaire de l'Eglise apostate de Rome.

2o Je ne redeviendrai jamais catholique romain parce que l'Eglise de Rome est une Eglise idolâtre. Elle adore Dieu, oui, mais le Dieu qu'elle adore est fait avec une galette qui est sur son autel. A chaque heure de sa vie sacerdotale, un prêtre est coupable du

crime que commit Aaron quand il fit adorer le veau d'or par les Israélites. La seul différence entre Aaron et lui, c'est que le Dieu d'Aaron était d'or et que celui du prêtre est fait avec une certaine pâte cuite par les nonnes ou les servantes entre deux fers chauds bien polis.

" L'Eglise de Rome a un Christ sur ces autels, oui, et elle montre une vraie piété envers ce Christ ou plutôt ces christs auxquels elle est très dévote. Elle exalte leur puissance et leur miséricorde. Elle chante de belles hymnes en leur honneur, mais les christs qu'elle adore sont dénoncés par notre Sauveur dans le 24ième chapitre de saint Matthieu. " Il s'élèvera de faux christs qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus. Si donc on vous dit, voici le Christ est dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez point." Je vois maintenant que l'Eglise de Rome accomplit cette terrible prophétie chaque fois qu'elle oblige ses fidèles à se prosterner devant ces christs faits avec de petites galettes placées dans le lieu le plus retiré de l'Eglise. Son peuple croit à ces christs lorsque le Fils de Dieu lui dit; " N'y croyez pas." Ils vont là pour adorer ce Dieu galette lorsque le vrai Christ dit : " N'y allez pas." En vain nous dit-elle que le Christ a donné à ses prêtres le pouvoir de faire un Dieu de ces galettes gravées, je réponds que le Christ lui-même n'avait pas le pouvoir de faire Dieu ni de se faire lui-même avec une galette gravée, car son Père avait proscrit un tel

acte de folie et d'idolâtrie, quand, sur le Mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs, il avait dit :

" Vous ne ferez point d'images taillées ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux, sous la terre, vous ne les adorerez point et vous ne les servirez point, car je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu fort et jaloux qui venge l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération dans tous ceux qui me haïssent."

" Le Christ est venu pour accomplir et non pour violer les commandements de son Père. Il ne pouvait donner à l'Eglise de Rome la permission ni le pouvoir de les transgresser en lui ordonnant, comme elle le prétend qu'il l'a fait, de prendre une petite galette gravée, de la changer en Dieu et de s'agenouiller devant elle, car c'est là de l'idolâtrie, oui, une vraie et honteuse idolâtrie.

" Quand le Christ nous a dit de manger son corps et de boire son sang, il employait la même figure que quand il disait qu'il mangerait la Pâque. Bien qu'il dit : " Je mangerai la Pâque," il ne pouvait le faire pour la simple raison que la pâque, qui veut dire le passage de l'ange exterminateur à travers l'Egypte, ne pouvait être mangée. . . Mais l'agneau qui était servi en mémoire de la Pâque, pouvait être mangé en mémoire de la Pâque, et cet agneau s'appelait " la Pâque."

" Ainsi, d'après la même figure de langage, le corps du Christ ne devait pas être mangé, ni son sang ne pouvait être bu, mais on mangeait le pain qui représen-

tait son corps, et ce pain était alors appelé " le corps " par la même raison et la même règle de langage qui faisait appeler l'agneau " la Pâque," quoiqu'il ne fût pas la Pâque, mais qu'il la représentait. C'est de la même manière et toujours par la même règle de langage que lorsque nous jetons les yeux sur une statue de marbre de la reine Victoria, nous disons : 'Voilà la reine Victoria." Quoique ce ne soit pas du tout la reine Victoria, mais simplement sa représentation.

3o. Je ne redeviendrai jamais catholique romain parce que tous les évêques et les prêtres de l'Eglise de Rome sont forcés de se parjurer toutes les fois qu'ils expliquent un texte de la Sainte Ecriture ; oui, bien que ce soit là une parole bien grosse et bien dure, c'est la vérité. Depuis le jour où il a juré, quand il a reçu l'ordination sacerdotale, de n'interpréter les Saintes Ecritures que d'après le consentement unanime des saints Pères, le prêtre a rarement prêché sur un texte des Ecritures sans être coupable de parjure. Car après avoir étudié les saints Pères avec quelque attention, je suis prêt à prouver qu'ils sont seulement unanimes sur un seul point, qui est de différer sur presque tous les textes des Ecritures qu'ils ont commentés par écrit. Par exemple, un prêtre ne peut dire sans se parjurer que quand le Christ a dit à Pierre : " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise," il faisait allusion par cette pierre à Simon qui devait être la pierre fondamentale de l'Eglise, car le prêtre sait très bien que saint Augustin et beaucoup d'autres Pères disent que le Christ voulait parler de lui-même, lorsqu'il disait " sur cette pierre je bâtirai mon Eglise."

4o. Je ne puis plus être catholique romain, car je sais que la confession auriculaire est une institution diabolique, comme je l'ai prouvé amplement dans mon livre " Le prêtre, la femme et le confessionnal."

5o. Je ne redeviendrai jamais catholique romain, car j'ai vu de mes propres yeux ce qui se passe à l'intérieur des murs de Rome, et j'y ai trouvé toutes les abominations de la terre. Le célibat ecclésiastique est d'institution diabolique. Le purgatoire rempli de pauvres âmes qui y brûlent et ne sont sauvées que par le paiement à l'Eglise de tant de piastres est d'institution diabolique. La défense dans l'Eglise romaine de manger de la viande à certains jours est d'institution diabolique. L'infaillibilité de son pape et l'immaculée conception de sa *mère de Dieu* sont d'institution diabolique.

6o. Avec le secours de Dieu, je ne penserai jamais à rentrer en grâce avec l'Eglise de Rome, car ses prêtres, ses évêques et ses papes ont versé le sang de millions de martyrs, depuis Jean Huss jusqu'à notre cher frère Hackett. Sur les mains des papes, je vois le sang de 75,000 protestants massacrés la nuit de la Saint-Barthélemy, et le sang d'un demi million de chrétiens égorgés dans les montagnes du Piémont.

7o. Je ne serai jamais plus catholique romain, car l'Eglise de Rome est l'ennemi implacable des lois de Dieu et des droits, libertés et privilèges de l'homme. Cette Eglise a dégradé et conduit à la ruine et au déshonneur toutes les nations qu'elle a gouvernées.

" Je pourrais donner beaucoup d'autres raisons pour

lesquelles il m'est impossible de redevenir catholique romain, mais j'espère que celles exposées plus haut sont suffisantes pour faire comprendre à mes chers compatriotes qu'ayant une fois accepté Christ et sa Sainte Parole pour mon seul guide de foi et de conduite, je ne puis plus fléchir le genou devant des idoles et des dieux de galette.

" C'est mon souhait et mon désir que publicité soit donnée à cette déclaration de ma foi, et à cette fin, par la présente, je charge mon gendre, le Révérend Joseph L. Morin, de la dite ville de Montréal, ministre du Saint Evangile, de faire publier les présentes dans les journaux anglais et français, selon qu'il le jugera à propos, et de se servir de tout autre moyen de publicité qu'il jugera opportun ; je le charge aussi de faire tenir à ma mort, une copie dûment certifiée des présentes à l'archevêque de Montréal de l'époque.

" Fait au domicile du Révérend Charles Chiniquy, à la date et au jour susdits, sous le numéro trois mille cinq cent soixante-six et signé par le susdit déclarant, le témoin et le notaire, après que lecture en eut été dûment faite."

(Signé) C. CHINIQUY,

W. GRANT STEWART,

GEO. R. LIGHTHALL, N.P.

Une copie authentique de l'original des présentes reste dans les archives de notre bureau.

GEO. R. LIGHTHALL, N.P.

VII.

ECHANGE DE LETTRES.

On voit que M. Chiniquy donna des ordres très exprès en vue d'assurer la plus grande publicité possible à ce document.

Il n'y a guère lieu de s'en étonner, car les raisons qui l'ont induit à agir ainsi sont assez patentes : il savait qu'à maintes reprises on avait fait circuler la rumeur qu'il avait conclu sa paix avec Rome, que, brebis égarée, il était retourné au bercail ; on entendait souvent répéter parmi le peuple et même du haut des chaires, que le Père Chiniquy ne mourrait pas *comme ça*, qu'il se reconnaîtrait bien à la fin, puisqu'il est impossible de mourir dans les *horreurs* du Protestantisme quand on a une fois connu les *beautés* du Romanisme.

Et avait-il pu oublier les efforts que le clergé romain avait déployés, et les moyens plus ou moins avouables qu'il avait mis en jeu pour arriver jusqu'à son lit, lors de sa maladie en 1894, et que, bien que ces efforts eussent été frustrés, ces moyens déjoués, on n'en fit pas moins courir le bruit que *l'apostat Chiniquy* avait renoncé à ses *erreurs ?*

Il a donc voulu protéger sa mémoire et les intérêts du Protestantisme, de la vérité, contre ces pratiques mensongères, en leur donnant un démenti tellement

public, formel, éclatant, qu'elles n'auraient plus de crédit qu'auprès de ceux qui aiment à être trompés.

Les dernières volontés de M. Chiniquy ont été respectées : sa profession de foi a d'abord été publiée dans les journaux anglais et français de Montréal et reproduite ensuite dans une grande partie de la presse du Canada tout entier, aussi bien que dans celle des Etats-Unis et de plusieurs pays de l'Europe, et sera sous peu, sans doute, répandue sur tous les continents.

Une copie en a été communiquée à l'archevêque de Montréal qui l'a renvoyée avec la lettre suivante, laquelle a provoqué la réponse que nous croyons bon d'insérer aussi dans cette brochure.

Refus de l'archevêque Bruchési d'accepter la copie de la Profession de Foi du Père Chiniquy.

Montréal, 25 janvier, 1899

A Sa Grandeur l'Archevêque catholique romain de Montréal.

Monseigneur,

J'ai reçu instruction du Révd J. L. Morin, exécuteur-testamentaire du Revd Charles Chiniquy, D.D., de vous envoyer ci-incluse une copie certifiée de la déclaration de foi faite par le Dr. Chiniquy, par devant moi, le dix (10) janvier courant (1899), et par laquelle vous verrez que le Dr. Chiniquy a demandé qu'une copie soit envoyée à Votre Grandeur.

Espérant que vous serez assez bon d'accuser réception de cette communication.

Je suis, votre très dévoué,

GEO. R. LIGHTHALL, N.P.

Archevêché de Montréal, le 1er février, 1899.

M. Geo. R. Lighthall,
Notaire à Montréal.

Monsieur,

Votre copie authentique de ce que vous appelez " la profession de foi " de feu M. Chiniquy, m'est parvenue sous pli recommandé.

Vous avez pris la peine de la faire en français et en anglais et vous me priez de vous en accuser réception.

Ce document m'était déjà connu, car deux journaux protestants de Montréal l'avaient publié plusieurs jours auparavant.

J'ai eu le courage de le lire d'un bout à l'autre, et je n'y ai rien trouvé de ce qui constitue un testament doctrinal.

C'est une suite d'injures à l'adresse de l'Eglise catholique et de ses ministres, de blasphèmes et de sarcasmes contre nos dogmes vénérés : l'Eucharistie, le culte de la très sainte Vierge, le sacrement de pénitence, la primauté du Souverain Pontife, etc. La confession et le célibat des prêtes y sont traités d'institutions diaboliques; toutes les accusations et les calomnies des plus

odieux pamphlets inspirés par la haine de l'Eglise romaine y on été réunies.

Cela ne demande aucune réponse de ma part ; ce n'est pas ici, du reste, le lieu d'une controverse.

Je ne puis que prendre en pitié l'infortuné qui a dicté et signé sur son lit de mort une pareille œuvre. Soyez sûr que l'Eglise, sa doctrine, sa morale et sa discipline n'en seront pas ébranlées.

Mais l'envoi de ces tristes pages à l'archevêque de Montréal est une insulte faite à tous les catholiques. Aussi ne saurais-je leur donner une place dans les archives de ma maison, pas plus que des fils ne voudraient conserver, au milieu de leurs souvenirs de famille, des écrits qui diffameraient malicieusement la mémoire d'un père et d'une mère aimés et vénérés.

Je vous les renvoie donc, vous priant, tout de même, de me croire animé à votre égard des sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

† PAUL, Archevêque de Montréal.

RÉPONSE DE M. MORIN.

Montréal, le 4 février 1899.

Monseigneur,

Etant l'exécuteur testamentaire de feu le Dr. Chiniquy, il m'incombait de vous faire communiquer une copie de sa profession de foi.

Vous avez jugé à propros de la renvoyer ; vous avez

refusé de lui donner une place dans les archives de votre maison, selon votre expression.

En agissant ainsi, vous étiez dans votre droit—personne ne peut le nier—comme M. Chiniquy était dans le sein quand il a refusé de vous recevoir chez lui.

Vous avez renvoyé ce document parce que vous y avez vu, dites-vous, des insultes à vous et aux ministres de votre Eglise ; M. Chiniquy a refusé de vous admettre auprès de lui, parce qu'il aurait pu voir, comme de fait, plusieurs l'ont vu, une insulte, d'abord à lui-même, dans l'offre de votre ministère, dont l'acceptation ne pouvait se faire sans le désaveu de ce qu'il avait sciemment accepté et prêché pendant quarante ans ou sans l'aveu que pendant ces quarante ans, il avait manqué de sincérité dans ce qu'il avait proclamé comme étant la vérité ; ensuite une insulte aux ministres de l'Evangile que vous jugiez, par votre intervention, incapables de donner les consolations et l'aide spirituelles nécessaires à leur frère mourant.

Il n'y a pas de place dans les archives de votre maison pour la profession de foi de M. Chiniquy, parce que vous y voyez des blasphèmes contre vos dogmes ; il n'y avait pas de place non plus pour vous auprès du lit de mort de M. Chiniquy, parce qu'il considérait comme autant de blasphèmes contre Dieu et sa Sainte Parole que de tourner les regards d'un mourant vers Marie que vous appelez *l'unique espérance des pécheurs, la porte du ciel*, au lieu de les diriger vers Jésus-Christ qui dit de lui même : *Je suis la porte, je suis le chemin, la vérité et la vie, personne ne vient au Père que par moi* ;

que de lui dire qu'il peut sortir du purgatoire en donnant de l'argent pour faire dire des messes ; qu'il y a une classe d'hommes choisis par Jésus-Christ pour entendre les confessions et pardonner les péchés, et que pour sa pénitence, le pécheur doit dire un certain nombre de prières, le portant ainsi à considérer comme pénitence la communion de l'âme avec Dieu.

Parce que " toutes les accusations et les calomnies des plus odieux pamphlets inspirés par la haine de l'Eglise romaine " ont été découvertes par vous dans cette profession de foi, vous lui fermez votre porte ; ainsi vous a fait M. Chiniquy, parce qu'il avait découvert en vous le représentant de cette Eglise qui, après qu'il se fut séparé de sa communion, l'a maudit, calomnié, persécuté, et qui, pour être fidèle à l'enseignement de son meilleur théologien, saint Thomas d'Aquin, a tenté, à maintes reprises, de l'exterminer.

Mais, permettez-moi de vous le dire, Monseigneur, vous excédez votre droit, à mon avis, quand vous manifestez tant de pitié dédaigneuse pour " l'infortuné qui a dicté et signé sur son lit de mort une pareille œuvre." M. Chiniquy s'est endormi paisiblement du dernier sommeil dans les bras de Jésus, mettant en Lui seul sa confiance pour son salut ; des millions de chrétiens de toutes les parties du monde lui ont donné des marques d'affection, de respect et d'admiration, et aujourd'hui rendent hommage à sa mémoire ; il laisse derrière lui une œuvre de rénovation morale et de bienfaisance reconnue par ses ennemis mêmes, et une réforme religieuse dans laquelle se réjouissent toutes les Eglises évangéliques.

Prenez plutôt en pitié ceux dont le sort est bien plus à plaindre, ces *hypocrites*, par exemple, *qui dévorent les maisons des veuves et des orphelins, sous prétexte de faire de longues prières*, ou *cet homme de péché, cet enfant de perdition, cet ennemi de Dieu, qui s'élèvera*, dit saint Paul, *au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu.*—(II Thess. 3 : 3 et 4.), ou encore ceux dont parle Saint Paul qui *abandonneront la foi en suivant des esprits d'erreur et des doctrines diaboliques, enseignées par des imposteurs pleins d'hypocrésie, dont la conscience est noircie de crimes, qui interdiront le mariage et l'usage des viandes que Dieu a créées pour être reçues avec actions de grâces par les fidèles et par ceux qui connaissent la vérité.*—(I Tim. iv., 1-3.). Prenez en grande pitié les prêtres, les moines et les frères de Cuba et des Philippines, qui ont donné de si bonnes leçons de tolérance, d'abnégation et de moralité, par leur exemple et leurs préceptes, qu'ils sont menacés d'être massacrés par ceux-là mêmes qui ont subi leur influence pendant des siècles ; réservez votre plus profonde pitié, Monseigneur, pour nos pauvres Canadiens trompés, comme M. Chiniquy avait coutume de dire, à qui vous enseignez sérieusement, entre autre choses de même valeur, que s'ils mangent, tel ou tel jour, un petit morceau de lard, ils se rendent coupables d'un péché grave ; mais s'ils le font fondre, ils peuvent en manger la graisse, sans encourir aucun danger pour leurs âmes immortelles !

Permettez-moi de vous le demander en passant, quel peuple pouvez-vous vous attendre de former avec un tel régime ?

Vous prenez un ton triomphant et même défiant, vers la fin de votre lettre, où vous vous exclamez : " Soyez sûr que l'Eglise, sa doctrine, sa morale et sa discipline n'en seront pas ébranlées." Des penseurs, de bons observateurs des signes des temps ne sont pas aussi sûrs que vous, Monseigneur, à ce sujet ; ils s'aperçoivent que votre Eglise perd du terrain, qu'elle perd de son pouvoir, de son influence, par tout le monde, même dans notre province. Comme preuve de ce qui nous concerne particulièrement, on n'a qu'à mentionner le résultat des dernières élections générales. Aussi, les doctrines, la morale et la discipline particulières de votre Eglise ont-elles été ébranlées jusqu'aux fondations, dans le cœur et la confiance de milliers de vos adeptes au Canada, qui se sont séparés de vous pour accepter la Parole de Dieu, comme *une lampe à leurs pieds et une lumière à leur sentier*, et qui ont fait l'expérience bénie que la *vérité rend libre.*

C'est un fait généralement reconnu, qu'il y a aujourd'hui, dans le monde entier, plus de protestants que de catholiques romains, et qu'une augmentation de ceux-là veut presque toujours dire une diminution de ceux-ci.

Or, j'ose affirmer qu'il y a très peu d'hommes dans ce siècle, et même dans aucun autre, qui aient contribué plus que le Père Chiniquy à amener ces résultats ; et quoique mort, il parle encore : ses ouvrages, traduits en plusieurs langues et répandus sur tous les continents, vont continuer à éclairer les catholiques romains sur les erreurs de votre Eglise.

Votre extrême assurance dans la stabilité et la solidité

de la doctrine, de la morale de la discipline de votre Eglise ne me semble pas très bien cadrer avec votre très peu de zèle et d'ardeur à répandre la Parole de Dieu, sur laquelle vous prétendez qu'elles sont basées. C'est un fait étrange qu'on chercherait en vain, dans la plupart des famille catholiques romaines, un exemplaire de l'Evangile ; cependant vous affirmez que c'est dans ce livre que vous puisez votre enseignement. On peut même trouver des juges et des notaires parmi vos ouailles qui n'ont jamais lu les Saintes Ecritures sur lesquelles ils nous font prêter serment !

Les hauts murs dont vous entourez la plupart de vos institutions prouvent que vous avez trop d'intérêt à empêcher la lumière de l'inspection publique d'y pénétrer, trop d'intérêt à les exempter de rendre compte à la société de l'argent qu'elles en reçoivent ; vous prenez trop de soin de défendre à vos fidèles d'assister aux funérailles ou à un service religieux quelconque des protestants ; vous vous êtes montré trop empressé de priver vos jeunes ouailles des privilèges d'une institution telle que "l'Association chrétienne des jeunes gens ;" vous essayez trop souvent, par divers moyens, d'intimider les hommes et de bâillonner la presse, pour me faire croire qu'il n'y a pas dans votre assurance, que vous voudriez nous faire partager, le soupçon que c'est de votre part une bonne tactique de fermer toutes les ouvertures et de calfeutrer toutes les fentes de votre Eglise, pour en exclure la lumière qui pourrait bien révéler à ceux qui vous croient sur parole, la poussière de ses murs chancelants et de ses fondements croulants.

Vous déclarez n'avoir trouvé dans ce document " rien de ce qui constitue un testament doctrinal."

Personne ne vous a dit, Monseigneur, que c'était un *testament doctrinal.* M. Chiniquy l'a institulé une " Profession de foi," et il vous a été envoyé comme telle. La partie négative est la plus considérable, ce qui peut facilement se justifier par de bonnes raisons ; mais il ne faut pas perdre de vue le côté positif, ainsi exprimé : " J'ai définitivement et pour toujours accepté Jésus-Christ pour mon seul Sauveur, croyant fermement que Dieu m'a pardonné tous mes péchés pour son amour, et j'accepte sa Sainte Parole pour mon seul guide." Cette profession de foi est plus compréhensive, plus complète que celle de Pierre, qui, interrogé par Christ, lui dit : " Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant." Cependant le Sauveur, bien moins exigeant que vous apparemment, accepta celle-ci avec des paroles d'approbation, tandis que vous repoussez celle-là avec indignation.

J'admets que M. Chiniquy s'est servi dans ce document d'un langage incisif, sévère, et quelques-uns pourraient dire, frisant la violence ; je n'ai pas d'excuse à offrir pour M. Chiniquy ; mais je puis dire qu'il s'est servi du même langage quand il était prêtre, et que la guerre de grossières injures, d'outrages et de calomnies qu'on lui a faite depuis sa conversion au protestantisme, n'était pas de nature à adoucir son style.

Pour conclure, permettez-moi de vous dire, Monseigneur, que (pour me servir encore une fois d'une de vos expressions) " j'ai eu le courage de lire " votre lettre

d'un bout à l'autre en anglais et en français, et que je n'y ai rien trouvé de ce qui, dans la lettre que vous m'adressiez le 10 janvier, vous a valu l'honneur d'être appelé " le courtois et subtil archevêque de Montréal."

Agréez l'assurance de ma haute considération,

J. L. Morin.

VIII.

PANEGYRIQUE.

Memorial Service.

Rev. A. J. Mowatt, in Erskine Church, Montreal, on Sunday Morning, Jan. 22, 1899.

THE APOSTLE OF FRENCH EVANGELIZATION.

'I have fought the good fight, I have finished my course, I have kept the faith; henceforth there is laid up for me a crown.'—II Tim. iv : 7, 8.

I see Paul yonder writing his last letter, putting on record his dying words. He knows it. Death faces him. The lion that had been kept at bay is now ready to spring upon him. The sword leaps from its scabbard that is to slay him. What will he write? How do things look to him now? It is one thing to see them with life and all its promises before one, and it is another thing to see them when life and all it has failed to be lie behind one. Is he sorry now that he broke with his old faith and all the brilliant prospects it held out to him? Does he now see that the great light that flashed upon him in the way was not a light that he should have followed? Does he regret the zeal that swept him from city to city, shore to shore, preaching Christ crucified? He remembers what he has had to suffer and sacrifice for the gospel's sake, the loss of all things it means to him, the times he had

been whipped and stoned and imprisoned, the perils it had dragged him into and through, and for what ? Here he is, a poor old missionary, deserted of his friends, forsaken of those who should stand by him when he needs them most. Oh, it is sad ! It is all a mistake. 'So let apostates die !' his enemies are saying. But Paul does not regret. Read his dying testimony, and if words mean anything, he counts his life, not a failure at all, but a splendid success, a triumph : 'I am already being offered, and the time of my departure is come. I have fought the good fight, I have finished my course, I have kept the faith ; henceforth there is laid up for me the crown of righteousness, which the Lord, the righteous judge, shall give me at that day ; and not only to me, but also to all them that have loved his appearing.'

I stood here on Thursday, where I am standing now, and I looked into Father Chiniquy's dead face as it lay before me, and there were some questions suggested that seem to me worthy of our most earnest consideration. It may have been fancy on my part, but his face seemed to smile up into mine, and to say something like this : 'I am already offered, and my departure is come. I, too, have fought the good fight. I, too, have finished my course. I, too, have kept the faith. And for me is the crown that was the apostle's crown, the crown of all who have loved the Lord's appearing.'

I want to ask this to-day, first of all, with his dead face still before me, if it was a mistake, one of the blunders of a great life, such as his has been,

Men do make mistakes. They blunder their lives. Great men do that. Wise men do it. Did Father Chiniquy do it, when, at an important crisis in his life, he broke with his own past record of some fifty years' standing, broke with the faith that had done so much for him, broke with the Church of his fathers—the Church that had nourished and cherished him as a mother nourishes and cherishes her child, that had baptised him, that had taken him into her bosom and had put him among her children, that had educated him and then had ordained him, that had opened a brilliant future before him and honored him with her honors—did he, I ask, do a great wrong, make a mistake, blunder his life, blunder so much ?

Now, it is easy for some, looking at things from their particular standpoint, to say : 'Yes, he did wrong.' And so they call him an apostate. Others again find it just as easy to say : 'No, he did nothing wrong ; he did right.' And so they call him an apostle and extol his virtues. "We listen to these, and they speak well. We listen to those, and they speak well too, or seem to." And yet both cannot be right. If Chiniquy was an apostate, he cannot be an apostle ; if he was an apostle, in any proper sense, he cannot be an apostate. Where, then, are we ?

I need not dwell upon the particulars of his life. These have been sufficiently dwelt upon. A lovelier childhood could hardly be. We see mother and child bathed in one another's tears, as the one teaches and

the other learns, the sweet gospel story of the Saviour's love, and there is nothing to be desired. If that is in any measure a sample of what is going on in Roman Catholic homes, it shames many a Presbyterian home. Then later we see him entering upon his public duties with a holy burning zeal. The way he championed the temperance cause and sought to lift up the people in that respect, cannot be too highly praised. And so it goes on with him, till a complication of circumstances arise in connection with the gigantic colonization scheme he is at the head of, that drives him to choose between obedience to God or man. It is a solemn moment with him, a real Garden of Gethsemane. Who can enter into that darkness? Who can estimate the agony of a true soul as it is led to tear itself away from a past so sacred, and venture upon a future so dark and ominous? But when he took from his breast-pocket his little French Testament, and read: 'Ye were bought with a price; become not bond-servants of men'—that settled it. He fell on his knees, and yielded himself to him who had bought him with his blood—bought him to make him free. Henceforth let no one lord it over him. When a Church, whether the Church of Rome or the Presbyterian Church, usurps the place of God, and seeks to bind men to her as slaves are bound, she is to be broken with. Thus was Father Chiniquy led, driven, compelled, as he looked upon it, to break with the Church of his fathers, to free himself from what he felt to be, on her part, tyranny, spiritual usurpation.

There was Paul—he broke with his Church, the tyrannous and persecuting ecclesiasticism of his day. I ask, did he do right ? You find him in full sympathy with her bitter persecuting spirit. A fiery zeal burned in his great soul and swept him on. But he saw a great light. It flashed upon him from heaven. He was not looking for it. It came looking for him. And in its light how differently things looked from the way they had looked to him before. And then he heard a voice as well as saw a light—the voice of Jesus the Crucified. The voice and the vision so changed things for him that he could not go back to be what he had been. You see him on his knees in the little room. It is his Garden of Gethsemane. Who can enter into the awful experiences of those three days ? But he emerged a new man. They called him an apostate for turning his back on his church and people and all he had been. They said all manner of hard things about him. And was there not good reason for it ? Had he not in all good faith accepted a position and commission, and bound himself to stand by mother church ? Yes. No sooner, however, is he out of sight of the authorities that had sent him and trusted him, than he broke faith with them and went over to the other side to be as strong there. What shall be said of such a man? Apostate ! shall we not call him ? And yet, he is no apostate but an apostle. He had been wrong, and he came to know it. His church had been wrong, and he came to know it. Her priests and high priests and ecclesiastics were all wrong, and he came to know it. With his

fuller light then, what else, as an honest man, could he do, if he would be true to himself, true to the truth, true to God, but break with his church, change his faith, apostatize—shall we call it? I tell you, the world would be the better, and the Church would be the purer, if there were more of such apostates as Paul and Chiniquy.

I look again into the dead face of Father Chiniquy as he lay there and I ask myself and ask you here to-day, if he did wrong, if he did a thing unworthy of him, to give himself with all the intensity of his great soul, with all the fire of apostolic zeal, and with all the eloquence with which he was endowed so richly, to

THE CAUSE OF FRENCH EVANGELIZATION.

Look at Paul, and see what he did. As we have seen, he broke with his Church. In the new light that had come to him, he could not do otherwise. And not only did he break with his Church, he turned right round, and was as hard against her as he had been for her. He gave himself to the gospel, to its promulgation and extension, with all the might that was in him. He went into the synagogues of the land with his new faith and pleaded there the cause of the gospel, and thus divided them, sowed dissension, set them on fire, overturned things. He found men living at peace with one another, doing their duties in the old way, and after he had spoken, they were all at variance, some holding to the old faith still, others siding with the new, and the very foundations of things ready to be broken up.

Do you wonder then, that such a firebrand of a man as he was, was mobbed in the streets, stoned, imprisoned, driven out from one place and pursued to another, the most hated and abused of his kind. And yet he was gentleness itself, as kind as love could make him, seeking only men's highest interests, willing to lay down his life, if in that way, or in any way at all, he could be a help to them. It was the truth as he preached it that set them on fire, and so wherever he came preaching the gospel there was hot work—hot words, hot hearts. Let us have peace, men said. And the gospel is peace. But how can truth and error be at peace together ? Peace indeed ! I tell you it is a dead state of things with both of them where there is peace. Put a dead wolf and a dead lamb together in the same fold, and all will be peace, the peace of the dead. But let there be life, and where then is the thing men call peace ?

Many could not see what the old fight was all about. The old Jewish Church, and the new Christian Church —are not both, the one as well as the other, seeking to lead men to the one and same place ? Let there be no quarrel between them. But there was all the difference between truth and error. The one had the gospel, and the other did not have it. The one rejected Christ, crucified him ; the other received him, crowned him. Paul with his light saw all the difference in the world between them. and so he preached Christ, and in preaching Christ he went full tilt against the Church

of his fathers. There was nothing else for it, and so the fight was on, and the smoke of battle arose.

Now, as with Paul, so with Father Chiniquy. And I hesitate not to compare them. The gospel Paul preached, Chiniquy preached. It was Christ crucified with Paul, and it was Christ crucified with Chiniquy. It was salvation by grace through faith with Paul, and it was salvation by grace through faith with Chiniquy. It was everything to Paul to preach the simple gospel, and it was everything to Chiniquy to do it, too. If Paul was the apostle of the Gentiles, Chiniquy was the apostle of French evangelization.

What is French evangelization ? It is simply the gospel to the French people. Paul felt it his duty and privilege to go to his countrymen with the gospel, and Chiniquy felt it his special call and mission to go to his countrymen with the gospel. You see Paul rising from his knees, and with his soul on fire going forth to tell his co-religionists of Jesus. And you see Chiniquy rising from his knees, and hastening home to his beloved people, he tells them with a tongue all on fire what a blessed light had broken upon him, and the people one and all hailed him, and followed where he led them. It was another day of Pentecost yonder. That was forty years ago, but the memory of it can never fade, the light of it never go out.

French evangelization—some do not like it. They speak against it, call it hard names. It filled the streets of Montreal with a howling mob in other days, stoned Chiniquy and his friends; it must be a bad

thing. It kindles up strife and controversy, casts firebrands; it must be a bad thing, It enters once happy homes and sets one against another, the husband against the wife and the wife against the husband, the parent against the child and the child against the parent; a thing that does that must be a bad thing.

But is that so? why cannot we see that that is the very thing that is wanted? Why cannot we see that in so far as it does that it is the old gospel Christ preached, and Paul preached, and Luther preached? The gospel as Christ preached it mobbed Him and at last crucified Him. The gospel as Paul preached it threw him into prison, and at last martyred him. Think it not a strange thing, then, if the apostle of French evangelization could fulfil his mission, do his work, without a fight. When French evangelization, or any other evangelization, ceases to be a firebrand in the land, it has outlived its usefulness. Its day is done; it has lost its power. It is time to give your money, your support, to something else, something better.

I asked here to-day—and that old face with the light still in it is before me as I try to speak—if it was his one great mistake, the maddest and foolhardiest thing a man of his ability ever set himself to do, to give the best forty years of his life to a thing so utterly hopeless as French evanglization? If he had remained true to his Church he might have occupied the proudest positions at her disposal, and died full of all her honors. And yet despise not French evangelization, It is still a little thing in the land—a little thing ecclesiastically,

socially, politically. And now its apostle and champion has fallen, and its friends are asking what is to become of it now.

But let us not fear for it. As I saw the thousands come to look at his face, and heard the words that fell from their lips, this was made very clear to me, that the movement has taken a deeper root in the hearts of the people than many of us are aware of. It is not man's work, but God's, and that being the case it will go on, slowly it may be, and not without a struggle, but in the end it will triumph. The Church of Rome cannot put it down.

Some see no necessity for it. They tell us the French people do not want it. They are satisfied with their Church, and she is all right. Why should we encourage schismatics and firebrands such as old Chiniquy was ?

But that was just the way men talked about Christ and his work, Paul and his gospel. They were not wanted, it was said. Things were well enough as they were ; let them alone.

The truth is, however, the Church of Rome is not right. She is standing in the way, as she has ever done, of the country's progress and the people's good. Patriotism calls upon us as well as piety to push as we have never done the claims of French evangelization. As soon as the people know what it is, the gospel there is in it for them, they will hail it. Already the leaven of doctrine is at work, and there is a waking up all over the land, A movement is developing, taking shape and working out, the extent and value of which we cannot

foresee. There is hope for Quebec, but not in what the Church of Rome can do for her, but in the direction of Chiniquy's labors. It is still the gospel of Christ crucified that is to save and lift up the people, not ultramontanism. Give the people the Word ; sow the seed of truth among them with a full hand; teach them of Jesus ; inspire them with faith, and they will awake as from sleep, and put on strength.

O ! great Chiniquy, we shall not soon see thy like again. Thou wert a greater man than we knew, a mightier force for good than we realized. The Lord raised thee up to lead forth an exodus, and although it is still in the wilderness, and the land of promise still afar off, it will yet get there, and possess the land. In that day it will be seen as it is not to-day what it was thine to do, what a seed of faith it was thine to plant, and what a crown it will be thine to wear. Rest from thy labors, O great worker, and let them follow thee. Hero of many battles, thou didst fight well in the cause of truth, and now it is the victor's crown. We saw thy faults when thou wert with us, but now we see thy virtues, and we honor thee, for the Lord honored thee above many. Fare thee well, apostle of French evangelization, till the day when it will be ours to greet thee in glory to come, shining amid the shining ones near the throne. Amen.

IX.

RESOLUTION DU CONSISTOIRE DE MONTREAL.

Le Consistoire de Montréal, dont M. Chiniquy était membre, passa la résolution suivante :

At Montreal the 14th day of March, 1899.

The Presbytery of Montreal of the Presbyterian Church in Canada met *inter alia.* The Rev. Principal MacVicar D.D., LL.D. on behalf of the Committee appointed to propose a suitable minute *in re* the death of the late Rev. Charles Chiniquy, D.D. submitted the following, which was unanimously adopted by the Presbytery :—

" The Rev. Charles Chiniquy, D.D., was naturally endowed with talents of an exceptionally high order. The knowledge of God's Word imparted to him in childhood by his mother exerted a powerful moulding influence upon his character and subsequent career. In early manhood he was educated for the priesthood in the Church of Rome in connection with which he continued during fifty years. As a priest he enjoyed in an extraordinary degree the confidence and veneration of the people, and received from his ecclesiastical superiors, including the supreme Pontif, special marks of approbation and favor. As ' the apostle of temper-

ance,' he accomplished a great beneficent and patriotic work, and gained unique distinction in his native province and far beyond it. Forty years ago, for reasons drawn from the Word of God, he withdrew from the Church of Rome, publicly renouncing her distinctive dogmas and entered the ministry of the Presbyterian Church, in which office he continued in good and regular standing till his demise. His unfaltering faith in the Sriptures of the Old and New Testaments as the only infallible rule of faith and practice, his intense love of his French compatriots, his burning missionary zeal, his heroism in fighting the battles of truth and freedom, and his persuasive eloquence in the pulpit and on the platform were conspicuously recognized in the Old and New World, as well as in New Zealand and Australia. His labors to the close of his long life were most abundant and fruitful, being mainly directed to the enlightenment of his French-Canadian countrymen among whom he was spared to see that signal growth of a spirit of toleration and great advancement in their enjoyment of the blessings of the gospel and in the exercise of their civil and religious rights as citizens of the British Empire. In his ninetieth year he peacefully fell asleep in Jesus, trusting in him as the only Saviour and mediator between God and men." Extracted from the minutes of the Presbytery of Montreal.

JAMES PATTERSON, *Pres.-Clerk.*

WITNESS PRINTING HOUSE